L’égorgeur de la Dombes

© Elodie HOLVECK – février 2024

Une douzaine de photographies est aimantée sur le tableau magnétique. Deux cadavres. Une large plaie au cou, peau et chairs tranchées, la trachée apparente, des croûtes de sang. Patrick Balan, dit Pat, est planté devant ces clichés. Il a l’air absorbé par ses pensées, le regard dans le vide. Pourtant ses méninges tournent à plein régime, analysant encore et encore les données qu’il a sous les yeux. Son binôme, Philippe Josse, déboule dans le bureau, tenant deux cafés fumants tout juste crachés par la machine de la salle de pause. Les deux hommes, costauds, trapus, ne se distinguent, de dos, que par leurs chevelures : Philou, le plus jeune, fonceur, porte invariablement sa masse impressionnante de cheveux noirs en queue de cheval ; Pat, au caractère plus pondéré, n’a quant à lui plus que quelques cheveux gris-cendre clairsemés. Les « deux frères », ainsi surnommés par tout le service, s’accordent bien, tant au niveau professionnel que dans le privé, il n’est pas rare qu’ils se retrouvent le week-end pour boire un verre ou faire un carton au club de tir.

Sans un mot, Pat et Philou observent le tableau en avalant leur boisson chaude. Encore une fois, même s’ils côtoient souvent la mort, la violence et l’atrocité affichées leur donnent la chair de poule : découvertes macabres dans la Dombes proche de la commune de Joyeux, en lisière de bois, à quelques kilomètres l’une de l’autre, à quelques semaines d’intervalle. Deux hommes, égorgés à l’aide d’un objet tranchant et incurvé, exsangues. Ils sont atteints de leishmaniose viscérale[1], rien de surprenant car un grand nombre de personnes l’ont contractée depuis le début de l’année dans tout le quart Sud-Est de la France.

Sur le front des morts se trouve une sorte de peinture rouge. Le plus jeune a plusieurs tatouages tribaux sur le corps, l’autre homme n’en a qu’un seul, très récent, boursouflé, gravé dans le dos, représentant un visage également à l’air tribal. Les lieux de découverte des corps ne présentant que très peu de traces de sang, il est certain que les crimes ont été commis ailleurs et les victimes déplacées post-mortem. Aucun papier ne permettant de les identifier n’ayant été retrouvé, l’identité judiciaire a été sollicitée et effectue des recherches dans toutes les bases de données existantes. Les prélèvements sont en cours d’analyse, le duo d’OPJ[2] est sur les dents en attendant les résultats.

*

[1] Parasitose transmise essentiellement par la piqûre d'un insecte vecteur, le phlébotome
[2] Officier de Police Judiciaire

Les corps ont dorénavant des noms, grâce au travail acharné de l'identité judiciaire. Le plus jeune, vingt ans, s'appelle Théo Demos. Orphelin, passé par plusieurs familles d'accueil depuis l'âge de quatre ans, après le décès de ses parents dans un accident de la route et n'ayant pas d'autre famille identifiée. Sa dernière adresse connue mène chez un couple de retraités vivant dans la Dombes, à Savigneux. Le couple n'a pas eu de nouvelles de Théo depuis plusieurs mois, il a quitté leur domicile à sa majorité. L'autre défunt, quarante ans, se nomme Jacques Thubert. Aucune famille, ni femme ni enfants selon les registres. Il habitait aussi dans l'Ain, dans le petit bourg de Birieux. Il vivait seul dans une maison peu entretenue, à l'écart du village. Selon ses voisins, l'homme était un solitaire, réservé. Personne n'a rien remarqué, ni n'a su dire quand l'avoir aperçu pour la dernière fois dans le village.

La recrudescence de cas mortels de leishmaniose viscérale a provoqué une grave crise sanitaire. Les services publics et les laboratoires sont débordés. Victor Remy, capitaine au SRPJ[3] de Lyon, est bien conscient que ce contexte sanitaire entrave l'avancement de l'enquête. Ses lieutenants, Pat et Philou, lui ont rendu compte de l'ambiance oppressante à l'hôpital Nord-Ouest de Villefranche-sur-Saône, lorsqu'ils sont allés se renseigner sur Théo et Jacques. Les services des urgences et d'infectiologie sont saturés, des lits d'appoint ont été ajoutés en quantité dans les différents couloirs, le personnel soignant est submergé de malades. La tension était palpable, accompagnée d'une agressivité latente. Le duo d'enquêteurs a été témoin de plusieurs scènes où les infirmières, au demeurant très dévouées, ont montré les crocs à force de sollicitations dans tous les sens. Face à leur insistance, l'une d'elles, excédée, a fini par interpeller le médecin du service : « *Docteur Chambi, la police pour vous !* ». Ce médecin, que les OPJ ont réussi à intercepter, un petit bonhomme chétif à l'accent hispanique et à qui on ne donnerait pas plus de quinze ans, ne leur a consacré que quelques minutes. Le regard fuyant, dansant d'un pied sur l'autre, reculant imperceptiblement à chaque mouvement, son attention était sans cesse reportée sur le téléphone qui sonnait en permanence dans sa poche de blouse. Il a à peine accordé un regard aux photographies des victimes présentées par les policiers et leur a proposé, comme à contrecœur, de les conduire au secrétariat pour demander une recherche dans le fichier des admissions : aucun enregistrement au nom de Théo Demos ou Jacques Thubert n'est ressorti des dossiers de l'hôpital.

*

Après plusieurs vaines visites chez différents tatoueurs, enfin, le propriétaire d'un salon baptisé Art'hur réagit devant les clichés des défunts, il tressaille mais ne dit rien. En insistant, le duo parvient à faire parler cet homme à la peau presque entièrement recouverte d'encre. Il reconnaît Théo, et pour cause, il avoue être l'auteur de ces tatouages. Mais il reste catégorique concernant celui de Jacques : «

[3] Service Régional de Police Judiciaire

© Elodie HOLVECK – février 2024

Ah non, celui-là, c'est sûr que non ! C'est le travail d'un amateur, ça ! ». Le dessin est primitif, comme gribouillé par un enfant : un visage carré, des crocs saillants ornant un large sourire carnassier, des yeux ronds inexpressifs orientés vers le ciel, un nez épaté, des arcades sourcilières proéminentes, le tout encadré par des mèches de cheveux semblables aux serpents de la Méduse. La réaction véhémente du tatoueur intrigue le duo : celui-ci est-il vexé de se voir attribuer un travail médiocre ? Troublé parce qu'il connaît celui qui l'a réalisé ? À cette dernière interrogation, il nie fermement. Réexaminant le dessin, il déclare plus calmement : « *Inspiré de l'art inca ou maya peut-être* ». Comme un client entre dans le salon et que les policiers n'ont plus de questions à cet instant, ils quittent la boutique. Le tatoueur les regarde partir avec un air de soulagement.

– J'le sens pas ce type, il cache quelque chose, j'en suis sûr ! s'exclame Philou à brûle-pourpoint, en attachant sa ceinture de sécurité.

Pat n'a pas le même ressenti, mais ne discute pas l'avis de Philou. L'enquête suit son cours et il déteste les interprétations et décisions hâtives.

Sur le trajet les ramenant au poste, les « deux frères » appellent le Capitaine Remy et lui racontent la visite chez le tatoueur.

– OK, je vais nous trouver un expert de l'art maya, conclut Victor. On a eu les résultats sur la peinture rouge, on vous attend. Ramenez un casse-dalle, on a les crocs !

Au commissariat, le Capitaine Remy résume au duo la dizaine de pages qu'il vient de lire. Affamé, il a croqué avidement dans son jambon-beurre et répand des miettes sur le rapport.

– Déjà, la peinture sur les fronts est strictement identique, il y a bien un lien entre ces deux meurtres. Ensuite, le mélange s'apparente à une véritable recette, il contient des composants presque tous d'origine minérale : la kaolinite et l'illite, des argiles courantes que l'on trouve dans le commerce ; l'hématite rouge, un oxyde ferrique naturel, très commune, comme pigment de la peinture ; enfin, le lanthane, un métal faisant partie des terres rares, qu'on peut trouver dans des boutiques en ligne.

– Donc, une impasse pour tracer l'acheteur… résume Pat.

*

Philou lance l'application sur son ordinateur. Une image s'affiche, un peu saccadée au départ, puis qui devient nette au bout de quelques secondes. Les deux OPJ sont connectés avec un conférencier en archéologie, Yves Goullin, expert réputé de l'art précolombien, un bonhomme d'une cinquantaine d'année, un peu rougeaud, certainement bon vivant, déniché à force de recherches sur Internet. Avant la

© Elodie HOLVECK

visioconférence, Pat lui a transmis quelques informations sur l'affaire ainsi que les images du tatouage de Jacques.

– Les incas… commence Pat.

– Ici, le coupe Yves, cette représentation anthropomorphique, on la trouve dans la culture des Moche.

– Des moches ? s'exclame Philou, goguenard.

Le regard que lance le conférencier laisse peu de place à la plaisanterie, Philou se rembrunit. Yves Goullin partage des images à l'écran et se lance alors dans un long monologue, les « deux frères » ont l'impression d'assister à un cours magistral.

La civilisation Mochica, contemporaine des Mayas, s'est développée du 1er au 8ème siècle de notre ère sur le littoral péruvien. Il y a quelques années, elle a fait l'objet de plusieurs expositions[4] de poteries découvertes lors des fouilles archéologiques des sites mochicas et de leurs imposants temples pyramidaux[5] qui abritaient les centres administratifs, spirituels et funéraires. Les Moche maîtrisaient plusieurs techniques : l'agriculture sur sol aride grâce à un système de canaux d'irrigation performant, la métallurgie et la céramique. Ignorant l'écriture, ils s'exprimaient par l'iconographie murale et les céramiques peintes qui témoignent aujourd'hui d'une culture visuelle riche et abondante. Leur société hiérarchisée et religieuse était contrôlée et gouvernée par des élites : le seigneur considéré comme un demi-dieu, les guerriers et les prêtres. Ils maintenaient leur domination grâce à une organisation militaire élaborée et en usant de « *pouvoirs surnaturels* » que les esprits de leurs ancêtres et leurs divinités étaient censés leur prêter. Les scènes peintes sur les murs et les poteries attestent que la violence était une facette importante de cette culture, les sacrifices humains rituels et sanglants ont été confirmés par les restes exhumés lors des fouilles.

– Vous dites que les victimes ont été égorgées, qu'elles étaient exsangues ? demande Yves Goullin.

– Affirmatif, répond Pat.

– Eh bien, c'est troublant, cela fait penser aux sacrifices rituels mochicas, poursuit Yves. L'iconographie dépeint plusieurs rites sacrificiels cruels et violents. Les plus complexes sont le Sacrifice en Montagne, où le sacrifié est poussé du haut d'un précipice, et la Cérémonie du Sacrifice, qui se déroule au temple et pendant laquelle on égorge le sacrifié à l'aide d'un tumi, un couteau à lame semi-circulaire. Ces pratiques étaient censées influencer ou contrôler les éléments, principalement l'eau. L'eau vitale pour l'agriculture, qui vient de la montagne et alimente les canaux d'irrigation, et l'eau dévastatrice, des pluies torrentielles parfois suivies de sécheresse, conséquences des dérèglements climatiques provoqués par El Niño.

[4] En France au musée du Quai Branly en 2010 et en Suisse au Musée ethnographique de Genève en 2014-2015
[5] Huaca el Pueblo, site Mochica où la tombe du Seigneur d'Ucupe a été découverte en 2008

© Elodie HOLVECK

– Avez-vous des détails sur le déroulement de la Cérémonie du Sacrifice ? demande Pat.

– Les peintures dévoilent plusieurs personnages anthropomorphes, mi-homme mi-animal, autour du sacrifié. L'Être à crocs, l'égorgeur, qui figure Ai Apaec, la Divinité qui donne la vie et la reprend, accompagné de son assistant qui récolte le sang de la victime. D'autres êtres mythologiques, eux-aussi anthropomorphes, symbolisent les ancêtres et les divinités terrestres et maritimes du panthéon mochica, par exemple la chouette ou le hibou qui accompagne les défunts vers le monde du dessous, le pays des morts. Des humains, dont la peau du visage est mutilée, participent aussi aux sacrifices. Il s'avère que ces malheureux, à l'aspect de mort-vivant, étaient des malades souffrant certainement de leishmaniose cutanée.

– La leishmaniose ?! s'écrie Philou.

– Oui, elle existait déjà.

– Il y a des points communs avec notre affaire, constate Pat. Mais de là à dire qu'il y a un faisceau d'indices concordants… Nos victimes avaient une marque rouge sur le front, une sorte de peinture faite avec un mélange de plusieurs minéraux. Cela vous évoque quelque chose ?

– Bien sûr ! Les Moche utilisaient les minéraux pour leurs mixtures colorantes très spécifiques.

Pat et Philou restent silencieux quelques instants après la visioconférence. Ils ont reçu énormément d'informations sur cette culture péruvienne archaïque mais ne perçoivent pas le rapport avec leurs victimes. Quel serait le mobile d'un tueur s'inspirant de ces rites sanguinaires ?

– Je vais retourner cuisiner l'autre, qui nous a parlé d'art maya, je suis sûr qu'il a encore des choses à nous dire, le tatoueur ! lance Philou en se levant.

Le capitaine Remy entre à cet instant en trombe dans le bureau du duo.

– Le central vient de me contacter à la suite d'un appel curieux au 17. Ils ont tout de suite pensé à nous, car même si la communication a été coupée, le rapport de bornage localise un portable à Joyeux. C'était une femme affolée, confuse, son enfant serait en danger de mort, elle parlait de rituel de sauvages ! On fonce !

Toutes sirènes hurlantes, les deux OPJ et des renforts quittent le commissariat en direction de la Dombes. Deux-tons éteint à l'approche de Joyeux, suivant les indications du bornage, ils s'arrêtent à proximité d'un ancien corps de ferme accolé à un entrepôt et l'encerclent en silence. Sur un signe de Pat qui a scruté l'intérieur de la ferme par les fenêtres, chaque policier, bien rodé et sûr de son geste, se place pour lancer l'assaut sur le hangar. Les « *deux frères* » entrent discrètement, se mettent à couvert, et découvrent une demi-douzaine de personnes assises en tailleur, comme en transe, tournée vers un homme costumé et masqué, un faciès semblable au tatouage de la deuxième victime. Il maintient un enfant somnolent contre lui, du sang perle sur la lame du couteau incurvé appuyé sous sa gorge. Dans le fond du hangar, une femme ligotée et bâillonnée est allongée, inconsciente.

© Elodie HOLVECK

*

L’homme menotté est assis depuis quelques heures, dans le bureau de la SRPJ. Il est toujours affublé de son costume, on lui a seulement retiré son masque à crocs.

– Allez, on vous écoute, Docteur Chambi. Comment en êtes-vous venu à assassiner des gens à la méthode « *Mochica* » ?

Le médecin semble étonné d’entendre ce mot dans la bouche du policier. Déstabilisé ou épaté d’être ainsi découvert, il se met à parler tout-à-trac.

– Ah bon ! Vous connaissez cette fabuleuse culture des Moche et leurs rites ancestraux ? Ils étaient cruels, c’est sûr, mais ça marche !

– Qu’est-ce qui marche Docteur Chambi, vous contrôlez la pluie ?

– Non, vous ne comprenez pas. Depuis le début de cette épidémie, j’ai déjà perdu trop de patients et trop de… proches. À présent, c’est ma… ma fille qui est hospitalisée, elle aussi atteinte de leishmaniose viscérale. Il fallait que je fasse quelque chose. J’ai émigré du Pérou pour venir faire mes études de médecine en France et je m’y suis installé. Les rituels impliquant les morts-vivants faisaient partie des us et coutumes chez mes ancêtres, une des fonctions des sacrifiés était d’apporter la Guérison, le transfert d’énergie, vous voyez ? Quand certains malades sont incurables, où est le mal de les immoler pour en sauver d’autres ? Après le premier sacrifice, ma fille s’est tout de suite sentie mieux. D’ailleurs je sais, qu’en plus d’avoir aimé l’offrande, le sang, l’Être à crocs a pris plaisir à admirer les tatouages de ce jeune homme.

– Donc, vous avez tatoué Jacques Thubert ?

– Oui, pour plaire encore à la Divinité. Je me suis procuré ce qu’il fallait. Le jeune adorait ses tatouages, il en a beaucoup parlé et aussi de son tatoueur.

– Le salon Art’hur, c’est bien ça ?

Le médecin est bouche bée, tandis que les deux OPJ échangent un regard consterné.

– Et les sacrifiés, d’où viennent-ils, pourquoi ont-ils accepté ?

– J’ai rencontré des personnes qui, comme moi, veulent tenter une autre approche plutôt qu’attendre un providentiel vaccin dont tout le monde parle mais auquel personne ne croit. Je les ai convaincus. Voyez-vous, dans le principe le sacrifice c’est un peu comme un don d’organe, n’est-ce pas ? On a monté un collectif pour prendre en charge… des candidats. Je repère des gens très malades lorsque je suis de garde aux urgences. Avant leur passage au secrétariat je les dirige vers mon cabinet en

© Elodie HOLVECK

ville, avec la pagaille actuelle, personne ne remarque rien. Je choisis des gens isolés, paumés et je leur donne rendez-vous au hangar où le collectif les… persuade.

– Avec de la drogue ?

– Oui, le rituel nécessite d'utiliser certaines substances.

– Et l'enfant ? vous n'épargnez même pas les enfants !

– Mais c'est tout pareil ! C'est un enfant condamné qui peut en sauver un autre ! Sa mère aussi devait être immolée, après son fils. La drogue n'a pas bien fonctionné sur elle. Elle a réussi à subtiliser un téléphone, mais un des adeptes l'a repérée et neutralisée. Mon erreur a été de ne pas vérifier l'historique d'appels…

Le médecin se renfrogne brusquement. Réalisant peut-être la situation, il balbutie :

– Je n'y suis pour rien… j'obéis. Ce n'est pas moi l'égorgeur ! C'est… Ai Apaec le responsable ! C'est l'Être à crocs !

*

– Combien de victimes depuis le début de l'année ?

– Huit cent quarante-cinq décès recensés au sein des hôpitaux Nord-Ouest, énonce Victoire Place, chargée de communication de l'Hôpital de Villefranche-sur-Saône.

Gustave Masset, journaliste au Progrès, émet un long sifflement.

– Auparavant, selon l'agence Santé Publique France, on avait en moyenne vingt-deux cas par an. Pourquoi une telle recrudescence ?

– La leishmaniose est une maladie parasitaire qui sévit sous des climats arides et désertiques, vous le savez déjà je suppose. En France elle a toujours été présente dans le Sud-Est chez le chien, exceptionnellement chez l'humain.

Après ce préambule, Victoire explique que les raisons invoquées sont liées au bon vieux réchauffement climatique ou à la mutation des phlébotomes, ou les deux à la fois. Les phlébotomes, des insectes morphologiquement proches du moustique, transmettent par piqûre les parasites responsables des formes cutanée et viscérale, la plus grave, de la leishmaniose. Ils seraient en train de se multiplier et

© Elodie HOLVECK

de muter et porteraient une souche devenue encore plus mortelle de la forme viscérale[6]. Les chances de guérison sont compromises car le traitement habituel ne parvient plus à enrayer la maladie. Deux laboratoires travaillent d'arrache-pied sur des solutions de vaccination, se basant sur les mécanismes des vaccins canins. Les résultats sont attendus pour la fin de l'été.

Gustave a désormais toutes les informations pour rédiger son article sur les meurtres perpétrés par le docteur Chambi. Ce fait divers, étonnamment en prise directe avec le contexte sanitaire actuel, fait que l'enquête du journaliste a pris une tournure à laquelle il ne s'attendait pas au départ.

« *Depuis près de six mois, la France et d'autres pays européens sont infestés de phlébotomes mutants infectant la population dans des proportions hallucinantes. Les pouvoirs publics font ce qu'ils peuvent, mais sans un vaccin efficace, des milliers de personnes risquent de mourir de leishmaniose viscérale d'ici la fin de l'année. Dans ce contexte anxiogène, les médecines non conventionnelles ont de plus en plus de partisans. Mais prudence, certaines pratiques peuvent parfois s'avérer au mieux inefficaces, au pire dangereuses, avec dans certains cas un risque de dérives sectaires, comme l'illustre l'effroyable affaire de l'Égorgeur de la Dombes...* ».

© Elodie HOLVECK

[6] Provoquant une large palette de symptômes : forte fièvre brutale, anémie (appauvrissement du sang caractérisé par la diminution des globules rouges et provoquant un état de faiblesse), splénomégalie et/ou hépatomégalie (augmentation anormale du volume de la rate et/ou du foie), adénopathie (affection des ganglions lymphatiques), atteinte pulmonaire, digestive, rénale, hémorragie